

UNE TRAVERSÉE SANS HISTOIRE

Assis, le dos appuyé au bastingage, Juan rêvassait tout en se laissant bercer par les mouvements de la *Magdalena*. À moitié engourdi par le sommeil, une partie de son cerveau cherchait à deviner de quelles pièces de la structure de la caravelle provenaient les différents grincements qu'il entendait. Ses autres pensées se limitaient à prendre note des sensations que lui transmettait son corps. Les deux biscuits de mer auxquels il avait eu droit en plus de l'habituelle plâcée de haricots trop cuits auxquels il avait ajouté la chair de la grosse sardine qu'il avait pêchée le matin même lui emplissaient la panse et le comblaient de satisfaction. Par contre, il avait soif. Il avait tout le temps soif. Ses parts d'eau quotidiennes n'arrivaient jamais à le désaltérer complètement. C'était pour cela que presque tous les jours, comme le faisaient d'ailleurs plusieurs autres, il laissait dériver sa ligne à l'arrière de la caravelle, en espérant que ses captures lui permettraient d'éviter de manger le lard ou le poisson salé qui avec les galettes de marine et les légumineuses constituaient l'essentiel de l'ordinaire à bord du navire.

Suspendue au-dessus de sa tête, mais sans être assez haute pour qu'il puisse se tenir debout sans avoir à se courber, la vieille voile qu'on avait tendue à la largeur du tillac était tellement usée que l'on craignait constamment qu'elle se déchire sous les coups du vent. Constellée de coutures et de rapiécages, sa surface balafrée témoignait de la précarité de l'abri qu'elle leur offrait autant contre l'ardeur des

rayons du soleil que contre les embruns qui sans répit l'arrosaient. À partir des flaques d'eau qui s'y formaient ici et là, des gouttelettes la traversaient et tombaient en dessous. Ce n'était cependant rien à comparer à la pluie incessante que l'étrave et les vents projetaient, et qui aurait aspergé le pont si ce n'était de la présence de cette toile. De temps à autre, quelqu'un la soulevait pour évacuer les accumulations de liquide vers sa bordure, provoquant les protestations de ceux qui étaient installés près du bastingage et qui se faisaient alors éclabousser. Après la tempête qu'ils avaient essuyée peu après avoir quitté Tenerife, le temps s'était maintenu pluvieux et ils étaient restés trempés pendant des jours. Heureusement, le soleil avait fini par s'imposer, les asséchant tout en les assoiffant du même coup.

À travers la toile, Juan pouvait aussi apercevoir l'ombrage des deux larges échelles de cordages qui reliaient horizontalement le château arrière au château avant. Elles permettaient aux marins d'effectuer les manœuvres nécessaires à la bonne marche du navire sans avoir à se faufiler parmi la centaine d'hommes qui encombraient le pont et qui les empêchaient de circuler librement. Plus haut encore, les voiles gonflées par le vent faisaient craquer les mâts et claquer les gréements.

Au bout de ses pieds, son maître, Bartolomé Maldonado, et son partenaire, Gonzalo Cifuentes, dormaient sur leur paillasse. Tout comme leurs autres compagnons de voyage, ils étaient couchés au milieu de leurs bagages les plus précieux disséminés tout autour d'eux. Juan, lui, profitait de ce moment de tranquillité au milieu de la journée pour paresser.

Après avoir mangé la sienne, il avait été porter la ration d'Enrique, mais il n'était pas resté longtemps avec lui. Même si ceux qui étaient entassés sur le pont ne sentaient pas la rose, ce n'était rien en comparaison de l'odeur qui régnait dans la cale. On se heurtait à un véritable mur de puanteur dès qu'on mettait le pied dans l'escalier de l'écouille. Une colonne de vapeurs toxiques semblait même s'en élever. Juan était chanceux que son ami soit là, sinon il aurait dû lui-même y

passer la plus grande partie de ses journées pour prendre soin des chevaux de Maldonado et de Cifuentes.

Les palefreniers, les serviteurs et les esclaves dont les maîtres n'avaient pas accepté de payer pour eux le plein prix de la traversée effectuaient le voyage enfermés dans la cale. Ils ne pouvaient aller respirer un peu d'air sur le tillac que lorsqu'ils avaient la permission d'aller jeter à la mer la paille souillée dans laquelle autant les hommes que les animaux faisaient leurs besoins. Ils ne s'y attardaient alors pas très longtemps, non pas tant à cause des règles appliquées souvent de façon assez laxiste par les officiers, mais plutôt devant les protestations des occupants du pont qui les brutalisaient parce qu'ils envahissaient leur espace vital. Enrique ne pouvait même pas se permettre ce luxe de peur d'attirer l'attention du maître d'équipage, le seul à bord qui pouvait avoir en tête une liste des passagers et qui pourrait se demander qui était ce jeune sang-mêlé.

Beaucoup d'histoires de passagers clandestins jetés à la mer circulaient, mais Juan avait du mal à croire que Diégo Sanchez pourrait infliger un tel châtement. Il le connaissait depuis qu'il avait fait escale à Séville et il savait qu'au fond il n'était pas vraiment méchant bien qu'il pouvait parfois en avoir l'air. Il ne serait d'ailleurs pas surpris d'apprendre un jour qu'il était au courant au sujet de son ami, mais qu'il avait fait semblant de ne pas s'en rendre compte. Par contre, Juan n'aurait pas été étonné que Francisco Nunez puisse, lui, exiger la pire des sanctions si jamais Enrique se faisait prendre. Qui d'autre, en effet, à part le capitaine pouvait le débusquer si Sanchez ne le faisait pas ? Nunez pourrait, par exemple, donner l'ordre d'effectuer une seconde vérification de la liste des voyageurs. Une première avait déjà été réalisée au départ de Tenerife. Enrique avait facilement échappé aux fouilles qui avaient alors eu lieu, car à vrai dire elles n'avaient pas été très sérieusement menées. Mais comme il ne se cachait plus du tout et qu'il prenait constamment soin de Juanita et Pico, tous ceux qui avaient affaire à aller dans la cale ou

qui étaient obligés d'y rester en permanence le connaissaient et tenaient pour acquis qu'il était leur palefrenier et qu'il était en règle. Les deux propriétaires des chevaux ne s'en formalisaient pas, se disant que Juan s'était fait un ami qui avait l'amabilité de l'aider. Ils finirent même par accepter de l'inclure dans le partage de leurs repas. Après tout, c'était peu de chose en échange d'une présence continue auprès de leurs bêtes qui, par ailleurs, en avaient grandement besoin. Il n'avait jamais été question que Juan en fasse autant, et il n'aurait sans doute jamais laissé son poste d'apprenti charpentier pour devenir écuyer s'il avait su qu'il allait devoir effectuer tout le voyage enfermé dans la cale. Chaque fois que Maldonado avait abordé le sujet avant l'embarquement, c'était pour blaguer sur le peu de travail que son écuyer aura à faire une fois qu'ils seront à bord du navire. C'est pourquoi il avait prévu qu'à partir de ce moment c'était lui qui allait devoir préparer les repas. Une tâche dont il s'était vu dispenser lorsqu'ils étaient à Tenerife.

Tout d'un coup, des bribes de paroles transportées par le vent tirèrent Juan de ses réflexions. Le capitaine était sorti de sa cabine et il était encore en train de se disputer avec le pilote. Ces deux-là ne s'entendaient vraiment pas. Ils passaient leur temps à se contredire sur la direction des vents, la vitesse, la position ou le cap à suivre. C'était à se demander où le navire allait atterrir. Si un jour il atterrissait quelque part. Heureusement, Nunez finissait par presque toujours laisser le pilote faire ce qu'il voulait et, tout en affichant un air de je-m'en-foutisme, il retournait dans sa cabine. Son attitude persuadait Juan qu'il ne soulèverait jamais plus la question de la liste des passagers à moins d'y être contraint. Cela lui rappela les doutes qu'il avait formulés la fois que Tandina lui avait demandé de l'aider à faire monter Enrique à bord du navire.

Dans les premiers temps de son séjour dans la maison où il logeait après avoir été embauché par Maldonado, il croyait qu'elle voulait le séduire. Il lui semblait que la jeune servante faisait exprès de passer par l'écurie ou à proximité de l'enclos attenant où il

vaquait à ses tâches. À chaque fois qu'elle le voyait, elle lui souriait et le saluait d'un signe de tête, sans toutefois aller jusqu'à lui adresser la parole. Lorsqu'elle était de service à la salle à manger, la louche avec laquelle elle emplissait le plat du nouvel écuyer était toujours outrageusement mieux garnie que celle des autres. Ce que ne manquaient pas de noter ses compagnons de table qui en profitaient pour le taquiner sur son pouvoir de séduction. Cela mettait Juan mal à l'aise, car il était au courant de ce qui était arrivé à la jeune fille et il avait remarqué qu'elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour tenir à distance ceux qui l'approchaient. Il ne savait pas pourquoi elle agissait différemment avec lui, mais il était flatté et il lui retournait ses œillades. Bien qu'il ne la trouvait pas aussi belle que Ntunji, il se demandait s'il pourrait vivre avec elle ce qu'il avait vécu avec sa fiancée micmaque.

Avec le temps et toujours à l'abri du regard des autres occupants de la maison, ils en vinrent à se parler. Au fil des conversations, il finit par comprendre que Tandina désirait seulement être son amie et sa complice. Tout ce qu'elle attendait en échange de son amitié était qu'il accepte d'aider Enrique, son amoureux, à se glisser à bord de la *Magdalena* au moment du départ de la flotte de Pedro Fernandez de Lugo afin qu'il puisse s'enfuir de Santa Cruz de Tenerife.

Bien qu'il fut un peu surpris de sa proposition la première fois qu'elle lui en parla, Juan dut admettre que ce n'était pas bête comme idée. En tant qu'écuyer, il était bien placé pour l'aider à réaliser son plan, mais pourquoi le ferait-il ? Par bonté d'âme, lui répondit-elle. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas entendu parler de bonté et encore moins de son âme. Il en fut troublé. Pour garder contenance et lui montrer qu'il était capable de réfléchir, il émit une objection. S'il pouvait faciliter l'embarquement d'Enrique sur la *Magdalena*, il ne pourrait certainement pas empêcher Maldonado ou n'importe quel autre membre de l'expédition hébergé chez Fernao di Zarco de le reconnaître. Tandina l'assura que ni Maldonado ni aucun de ses amis ne l'avaient jamais vu. Enrique était en effet dans la montagne

avec ses chèvres depuis plusieurs mois lorsqu'il avait été prévenu de l'agression dont elle avait été victime. Il avait attendu la nuit pour descendre à Santa Cruz et s'approcher de la maison de Fernao. La confrontation avec Filipe, le neveu et écuyer de Maldonado, avait eu lieu derrière l'écurie et l'on n'avait trouvé son corps que le lendemain matin. Ce n'était que par pure supposition qu'on l'avait accusé du meurtre, car personne n'en avait été témoin. Quant à la possibilité qu'on découvre le passager clandestin, Juan ne lui en avait pas parlé. Ce n'était pas impossible, mais d'après ce qu'il avait pu constater lors du trajet entre Séville et Tenerife, il était fort probable qu'Enrique puisse passer inaperçu étant donné le désordre qui régnait dans la cale. D'ailleurs, il ne devait pas être le seul dans cette situation selon ce qu'il avait pu comprendre. Cela n'aurait pas été possible sur un navire de pêche parce que dans ce genre de voyage tout le monde connaissait tout le monde. Ce qui était différent du présent cas, puisqu'il s'agissait du transport d'un très grand nombre de passagers accompagnés d'une quantité assez imprécise de serveurs, car certains de ceux-ci avaient plusieurs employeurs, de sorte que la liste des passagers pouvait comporter des inexactitudes.

Un peu déçu de voir ses rêves de rendez-vous voluptueux s'envoler, Juan informa Tandina des difficiles conditions de vie de la cale tout en convenant simultanément qu'il était sans doute préférable qu'Enrique manque d'air frais pendant quelques semaines plutôt que de finir un jour ou l'autre par être capturé et conduit à la potence s'il restait à Tenerife. Un sort identique à celui qui l'attendait lui-même s'il retournait un jour à Zumarraga.

Devant tous les jours sortir de la ville avec les montures dont il avait la responsabilité afin de leur faire faire de l'exercice, il profita de l'une de ces chevauchées pour faire la connaissance d'Enrique au cours d'une rencontre organisée par Tandina. Au premier coup d'œil, il sut qu'il avait bien fait d'accepter de l'aider.

Le fait qu'ils soient tous les deux des parias (l'un, fils métis d'un berger guancho et d'une domestique berbère, et l'autre, bâtard

basque né d'une mère française) en plus d'être des meurtriers en fuite a peut-être compté, mais cela n'aurait pu suffire à faire naître une amitié. Pour cela, il fallait quelque chose de plus. Quelque chose lié au fait qu'ils étaient tous les deux assez semblables dans leur façon d'être, la relation qu'ils avaient avec les bêtes qu'ils gardaient, leur mal-être en société, et le bien-être qu'ils ressentaient lorsqu'ils étaient seuls.

Ils ne se parlèrent pas beaucoup lors de cette première rencontre. Juan se concentrait sur Juanita. Il la cajolait et lui disait des mots doux à l'oreille. Au début, Enrique se tenait à distance, suivant attentivement chacun des gestes de son nouvel ami. Petit à petit, cependant, il s'approcha. Au point de finalement se mettre lui aussi à caresser la jument. Il ne s'y connaissait pas en chevaux, finit-il par dire, mais il connaissait bien les chèvres. Et Juan d'ajouter que jusqu'à tout récemment c'était la même chose pour lui, mais avec des cochons. En fin de compte, il y avait très peu de différences entre ces animaux. Ils aimaient tous qu'on leur parle avec douceur et qu'on les caresse.

Ils se revirent à plusieurs autres occasions et comme cela se passait toujours bien, leur relation se consolida. C'était la première fois que Juan se faisait un ami depuis sa séparation forcée avec Ntunji et la mort de Kukuwe un an auparavant. Le plaisir qu'il tirait de ces rendez-vous l'aida même à oublier le désappointement qu'il avait ressenti de ne pas faire partie du raid organisé par Maldonado sur la côte africaine pour aller y capturer des esclaves.

Lors de ces rencontres qui pouvaient parfois durer toute la journée et au cours desquelles Juan amenait les deux montures au lieu de chacune à leur tour comme il le faisait avant, il montra à Enrique tout ce qu'il savait sur les soins à apporter aux chevaux, de façon à ce que celui-ci n'ait aucune difficulté à se faire passer pour un palefrenier une fois monté à bord de la *Magdalena*.

Pour lui permettre de s'embarquer sans attirer l'attention de résidents de Santa Cruz qui auraient pu le reconnaître, Juan s'était rendu au port quelques jours avant l'appareillage avec un chargement de

fourrage dans lequel s'était caché son ami. C'était Tandina qui avait convaincu les deux garçons de fermes qui conduisaient la charrette et qui devaient transborder le foin jusqu'au navire ancré dans la rade à l'aide d'une chaloupe de fermer les yeux sur sa présence. Guidé par Juan, Enrique n'avait eu ensuite qu'à s'esquiver derrière les stalles des chevaux après avoir descendu dans la cale une énorme botte de foin qu'il avait chargée sur ses épaules et qui lui laissait à peine la possibilité de voir où il mettait les pieds, mais qui le masquait complètement aux yeux des curieux.

Une fois à bord du navire, Bartolomé Maldonado et Gonzalo Cifuentes n'y virent que du feu. Ils étaient persuadés que le nouvel ami de Juan était désœuvré et qu'il se désennuyait en l'aidant à prendre soin de leurs montures. De toute façon, même s'ils avaient à cœur le bien-être de leurs bêtes, ils ne venaient pratiquement jamais les voir. Les conditions qui régnaient dans la cale étaient tellement répugnantes qu'ils préféraient s'en abstenir. Ils avaient eu le temps de mesurer la valeur du travail de Juan au cours des derniers mois et ils lui faisaient confiance.

Selon le livre des entrées et sorties du port de Santa Cruz de Tenerife, les dix bâtiments transportant l'armée de mille hommes commandée par l'Adelantado Pedro Fernandez de Lugo levèrent l'ancre le 28 novembre 1535.

Un chroniqueur de l'époque rapporta que la traversée s'est effectuée sans incident majeur, « sin noticias » comme il l'écrivit, mise à part une tempête de moyenne envergure qui dispersa les navires dans les jours qui suivirent leur départ. Ce chroniqueur semble cependant avoir été mal informé, car si l'ensemble de la flotte parvint à destination sans problème digne de mention, il y eut toutefois une exception.

Malgré les directives du gouverneur qui voulait que les capitaines s'entendent pour voguer de concert afin de tous arriver en même temps à Santa Marta et ainsi lui permettre d'être le premier à mettre pied à terre, ceux-ci ne firent aucun effort pour rester groupés, de

sorte que l'escadre s'étira énormément. La raison en était que les capitaines avaient pris des paris sur leur ordre d'arrivées. Cela donna lieu à une surenchère de manœuvres pour optimiser la vitesse parfois à la limite de ce que les navires pouvaient supporter. Bien que la *Magdalena* était techniquement l'un des meilleurs bâtiments de la flotte, elle avait du mal à se maintenir au centre de la formation pour des motifs qu'aucun des membres de son équipage n'osait exprimer ouvertement, mais que tous partageaient entre eux à voix basse dès que le capitaine s'absentait du château arrière pour aller s'enfermer dans sa cabine.

La vie à bord suivait cependant son cours. Contrairement à la première partie du voyage entre Sanlucar de Barrameda et l'île de Tenerife qu'il avait effectué comme apprenti charpentier, Juan était cette fois beaucoup plus occupé, car il devait répartir son temps entre l'aide qu'il apportait à Enrique pour soigner Juanita et Pico, et les services qu'il devait rendre à son maître en tant qu'écuyer. Certains cependant se moquaient de lui. Ils disaient qu'il n'y avait que les chevaliers qui avaient des écuyers. Étant donné que Maldonado n'en était pas un, cela voulait dire qu'il ne pouvait pas être un écuyer. Selon eux, il ne pouvait être que son serviteur ou son palefrenier, ou les deux à la fois. Ces racontars l'ébranlaient, mais comme il ne voulait plus être charpentier, tonnelier ou calfat, il préférait croire qu'il était écuyer.

À ses yeux, il était monté en grade, mais il n'avait pas prévu que le prix à payer allait être aussi astreignant. Préparer les repas et laver les plats ne le dérangeait pas, mais se faire constamment ordonner de le faire sur un ton autoritaire, surtout quand c'était Cifuentes qui le faisait, l'horripilait. Il lui était de plus en plus difficile de le cacher et cela générait des tensions entre eux. Il y avait cependant pire encore.

Maldonado et Cifuentes, comme d'ailleurs beaucoup des passagers, étaient des joueurs compulsifs. Les parties de dés qu'ils jouaient tout au long de la journée les entraînaient dans des trocs compliqués

que Juan était chargé de mener à terme en allant porter ou récupérer, selon qu'ils perdaient ou gagnaient, des portions de nourriture, des vêtements, des armes ou des outils qui avaient été offerts en gage. Parfois, il s'agissait de pièces de monnaie, mais c'était plutôt rare, car peu en possédaient. Du moins, si quelqu'un en avait, il préférerait ne pas les montrer. La valeur des objets en question pouvant beaucoup varier selon que l'on soit créancier ou débiteur, Juan devait effectuer des allers-retours parce que ce qu'il rapportait ne correspondait pas à ce qui avait été entendu. Il devait alors subir la mauvaise humeur des mécontents qui trop souvent confondaient le messenger avec l'expéditeur et exigeaient qu'on leur rende justice. Il devait sans cesse faire preuve de diplomatie. C'était déplaisant. D'autant plus qu'il devait se déplacer d'un bout à l'autre d'un tillac encombré de bagages et de passagers en évitant de renverser plats et gobelets, ou d'écraser pieds et mains pendant que des malfaisants faisaient exprès de le faire trébucher juste pour se distraire et avoir le plaisir de déclencher une dispute. Tout était prétexte à engueulades, bousculades et bagarres. Il avait beau être l'écuyer ou le serviteur ou le palefrenier d'un héros, cela ne le mettait pas à l'abri des coups que certains se plaisaient à lui infliger.

Tout cela le contrariait énormément, et bien qu'il détestait la puanteur qui régnait dans la cale, il y avait des moments où il préférerait s'y réfugier en alléguant qu'il fallait qu'il y aille pour aider Enrique. Ce qui n'était pas toujours faux étant donné les conditions dans lesquelles les montures avaient à vivre. Les rôles étaient inversés. Il avait été initialement prévu qu'Enrique l'aiderait, mais c'est plutôt le contraire qui se produisait.

C'est que les soins des chevaux à bord du navire étaient beaucoup plus exigeants que lorsqu'ils étaient à Santa Cruz. La tâche la plus prenante n'était cependant pas de les maintenir propres malgré l'inconfort des lieux, mais plutôt de les empêcher de sombrer dans la dépression. De plus, les chevaux étant des bêtes très fragiles qui supportent mal les changements dans leurs habitudes alimentaires, ils

attrapent facilement des colites qui peuvent être mortelles. Il fallait donc redoubler d'attention en les nourrissant.

On les transportait en les suspendant au plafond à l'aide d'un système de sangles afin d'éviter qu'ils se blessent en voulant contrecarrer les mouvements du navire. On ne pouvait cependant pas les laisser tout le temps ainsi. À moins que la mer soit trop agitée, on les dégageait de cet attirail plusieurs fois par jour pour leur permettre de se soutenir par eux-mêmes. L'obscurité dans laquelle ils étaient plongés presque en permanence ajoutée à l'espace restreint qui leur était alloué les rendait amorphes et il fallait les forcer à bouger leurs membres ankylosés, même si ce n'était que pour faire du surplace. Enrique s'y consacrait, mais parfois il avait du mal à se faire obéir. C'était dans ces moments-là qu'il avait besoin de l'aide de Juan. Il devait aussi veiller à maintenir leurs stalles propres. Ce qui n'était pas facile parce que les provisions de paille étaient limitées et difficiles à garder au sec. Il en était de même du foin qui, une fois mouillé, pourrissait et devenait impropre à la consommation. Quant aux grains avec lesquels on améliorait leur diète, il fallait constamment les protéger de la convoitise des rats ainsi que de celles des autres passagers de la cale qui souvent n'avaient guère mieux à se mettre sous la dent.

La coutume voulait que la nourriture des membres de l'équipage fût fournie par l'armateur. Par contre, à moins d'une entente préalable et assez exceptionnelle, chaque voyageur était tenu de pourvoir à sa propre alimentation, celle des gens à leur service et celle de leurs animaux. Toutefois, comme les besoins quotidiens en eau potable de chaque personne pour une traversée qui pouvait durer plusieurs mois représentaient un impressionnant volume de liquide, le transporteur se réservait la responsabilité de la fournir de façon à éviter que tout un chacun en amène trop et surcharge inutilement le navire. Cette mesure, bien que légitime, avait cependant le défaut que pour économiser l'espace les armateurs avaient tendance à presque toujours sous-estimer les quantités nécessaires. Les

quartiers-mâtres supervisaient la distribution de l'eau autant pour les marins que pour les passagers et les animaux. Il était d'ailleurs convenu que les chevaux en recevaient le double en raison de leur constitution différente.

Bien que les quantités permises étaient limitées, plusieurs des passagers logés sur le pont avaient eu la sagesse ou plutôt les moyens de se pourvoir en vin avant d'entreprendre la traversée. Faute cependant d'avoir accès à suffisamment d'eau, ils épuisaient vite leurs réserves. Ils rejoignaient ensuite ceux qui chaque jour attendaient impatiemment l'heure de la répartition des rations d'eau en dépit de l'odeur de putréfaction qui se dégageait de la tonnelle commune et qui pouvait faire lever le cœur au plus endurci des voyageurs, de même qu'à certains marins pourtant habitués. D'apparence potable, quoi que la plupart du temps assez trouble dès sa mise en tonneau, la qualité de cette eau se détériorait très rapidement quand les larves qui y pullulaient se transformaient en vers. Chacun était libre de boire sa ration à son rythme, mais il était recommandé de la consommer avec parcimonie. De plus, tous devaient prendre garde à leurs gourdes ou leurs pichets, les vols étant fréquents. Quoi qu'il en soit, ils avaient tous continuellement soif et la viande salée qui constituait la plus importante partie de leur diète quotidienne y contribuait grandement.

Les passagers n'échappaient pas non plus à l'inconfort d'être sans cesse harcelés par les poux, puces et insectes de toutes sortes, et de devoir tolérer la compagnie de la multitude de rats qui infestait le navire. Des chasses étaient régulièrement organisées, mais cela n'y changeait rien. Ils se reproduisaient tellement rapidement qu'ils restaient toujours aussi nombreux. Tous, marins comme passagers, puaien terriblement, car il leur était impossible de laver leurs vêtements, l'eau de mer abîmant trop les tissus. Deux fois par jour, les matelots actionnaient les pompes pour vider la sentine de la cale. À chaque fois, une partie de l'infect liquide évacué par-dessus bord au moyen de dalots de bois se répandait sur le pont et s'ajoutait aux

vomissures de ceux qui avaient le mal de mer et qui n'avaient pas le temps de se rendre jusqu'au bastingage. Tout cela cependant n'était pas le pire. Pour beaucoup de passagers, ce qui leur causait le plus de sombres pensées était le fait que seule une rangée de planches retenues par quelques clous les séparaient de l'abîme qu'ils avaient sous les pieds et de la mort qui les attendait au moindre incident.

Les tensions montèrent d'un cran lorsqu'on découvrit un jour que des tonneaux d'eau entreposés dans la cale avaient été perforés et soigneusement colmatés après qu'une partie de leur contenu en ait été retirée. Cette découverte souleva les passions, car certains accusaient les marins chargés de les surveiller de s'être fait soudoyer alors que ces derniers accusaient les hommes affectés aux soins des animaux de s'être joués d'eux. Évidemment, les autres membres de l'équipage appuyèrent leurs camarades. On en vint aux mains et dans le feu de l'action des lames furent brandies. Un palefrenier fut carrément étripé. Une vilaine coupure. Tellement, qu'on ne put le monter sur le pont et qu'un chirurgien improvisé eut fort à faire pour tout remettre en place et coudre la plaie. Le blessé se lamenta pendant des jours. Tous furent soulagés quand finalement il expira, le ventre noirci et encore plus gonflé que celui d'une femme enceinte à la veille d'accoucher.

Comme les quantités d'eau soustraites aux tonneaux percés équivalaient à un tonneau complet du précieux liquide, le maître d'équipage dut refaire ses calculs et diminuer en conséquence les rations quotidiennes, ce qui enflamma à nouveau les esprits.

Il était courant à cette époque que l'on réduise ou que l'on coupe les parts des animaux si une pénurie survenait lors d'une traversée. Plusieurs évoquèrent cette possibilité au cours d'une réunion improvisée. Cette fois, cela ne fonctionna pas. Personne n'insista pour appliquer la proposition lorsque Maldonado et d'autres cavaliers se levèrent pour faire taire les malavisés.

Les jours s'écoulaient. Avec le soleil qui se mettait de la partie pour accroître la soif, les tensions entre les cavaliers, certains passagers,

de même que des marins, atteignirent un tel paroxysme que tout portait à croire que le pont du navire allait se transformer en champ de bataille. Le capitaine Nunez et Diégo Sanchez s'en alarmèrent et devant l'impossibilité de trouver une échappatoire au conflit ils durent se résoudre à annoncer qu'après en avoir discuté avec le pilote ils avaient décidé de changer leur plan de navigation. Même s'il n'était pas prévu de faire une escale avant d'arriver à Santa Marta, ils allaient le faire à la première occasion. En conséquence, ils pouvaient donc se permettre de légèrement augmenter les rations quotidiennes. Cela calma tout le monde.

Une terre fut en vue dix jours plus tard. Il s'agissait de La Margarita, une île sous la juridiction de la province du Venezuela. Afin d'éviter la possibilité de se voir réclamer une taxe d'accostage, ils s'arrêtèrent dans une petite baie isolée pour « faire de l'eau » au grand dam du capitaine qui eut le déplaisir de voir un navire qui semblait être la *Santa Inmaculada Concepcion* passer au large. Surexcité, il pressa le chargement des tonneaux, menaçant même d'abandonner sur place l'équipage d'une chaloupe qui tardait à revenir à bord.

Profitant de vents favorables, ils réussirent à rejoindre la caravelle qui les avait dépassés pendant qu'ils se ravitaillaient en eau et ils la laissèrent derrière eux avant d'atteindre le cap de la Vela, la frontière entre la province du Venezuela et la province de Santa Marta. De là, toujours toutes voiles déployées, ils entreprirent de suivre une côte plate et désertique surmontée par d'immenses montagnes aux cimes enneigées qui semblaient flotter dans l'air, car on ne voyait pas leurs pieds.

Depuis leur départ de La Margarita, ils naviguaient sous un ciel bleu immaculé, mais plus ils progressaient vers l'est et plus les montagnes s'approchaient du littoral, plus il se couvrait de nuages, blancs au début, mais de plus en plus gris au fur et à mesure qu'ils s'accumulaient au fil du jour. Soudainement, un vent plus fort se leva et une fine pluie se mit à tomber alors que les interminables et

ennuyantes étendues sablonneuses qu'ils longeaient depuis qu'ils étaient passés devant le cap de la Vela faisaient place à de petites plages entrecoupées d'hostiles avancées rocheuses.

Le pilote ordonna au barreur de s'écarter de la côte et demanda au maître d'équipage de réduire la voilure, car la visibilité s'était détériorée avec la pluie, sans parler de la nuit qui s'annonçait prématurément. Il aurait préféré mettre le navire à l'abri dans un havre naturel, mais le brusque changement du temps l'avait pris par surprise et il était désormais trop tard pour en chercher un.

Alerté par la diminution de l'allure, Nunez sortit de sa cabine et constata le changement de direction. Il n'était pas d'accord. Selon lui, en naviguant trop au large, ils risquaient de passer tout droit devant Santa Marta, qui ne devait pas être très loin, et retarder ainsi leur arrivée. L'argument avait du sens, mais ne pouvait pas justifier de prendre le risque de s'échouer sur un haut-fond ou, pire, de heurter un récif. Ni l'un ni l'autre ne connaissaient bien cette côte. Nunez ne fit aucune mention de la question des paris, qui devait pourtant peser lourd dans sa décision, mais le pilote savait en quoi s'en tenir à ce sujet. Il était au courant que le capitaine y accordait une grande importance et devant son inhabituelle détermination, il renonça à lui tenir tête, se contentant de grogner entre ses dents. Après tout, c'était lui le capitaine, le seul maître à bord ! Nunez ordonna que le barreur reprenne le cap précédent, mais maintint toutefois la diminution de la vitesse. Il doubla les vigies, puis se retira dans sa cabine.

Ces deux-là s'accusaient mutuellement d'incompétence. Ce qui n'était pas entièrement faux dans le cas du pilote puisqu'il n'était jamais venu à Santa Marta avant ce voyage. Les pilotes qui connaissaient ce littoral étaient en effet peu nombreux et ne pouvaient répondre à la demande. Le seul avantage de l'avoir à bord résidait dans le fait qu'il avait à plusieurs reprises effectué la traversée de l'Atlantique et qu'il savait comment atteindre les Antilles et l'île de Santo Domingo. Par contre, tout ce qu'il avait appris au sujet des côtes de la Terre Ferme lui venait d'informations que d'autres pilotes

lui avaient fournies avec plus ou moins bonne grâce et précision.

Quant au savoir-faire du capitaine, personne n'aurait parié un maravédis là-dessus. Naviguer de nuit à proximité d'un littoral connu était périlleux. Le faire près d'une côte inconnue l'était encore plus. Or, il ne connaissait absolument rien de cette côte, puisque c'était la première fois qu'il traversait l'Atlantique, son expérience se limitant à un parcours routinier entre Séville et l'archipel des Canaries.

La nuit s'écoula néanmoins sans incident, la pluie ayant cessé après que les vents se soient calmés. L'aube n'était pas loin d'être sur le point de poindre quand le pilote se réveilla soudainement après s'être assoupi quelques instants. Il perçut immédiatement un changement inquiétant : le navire ne tanguait presque plus, mais le roulis avait augmenté. Il se leva précipitamment et hurla au timonier de virer à tribord.